

# *Libretto*



GILES MILTON

# BERLIN ANNÉE ZÉRO

La première bataille de la guerre froide

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)  
par FLORENCE HERTZ

*libretto*

Titre original : *Checkmate in Berlin : The Cold War Showdown  
That Shaped the Modern World*

Copyright © Giles Milton 2021  
© 2022, Les Éditions Noir sur Blanc,  
CH-1003 Lausanne, pour la traduction française

ISBN : 978-2-36914-831-9

*Pour George*







Allemagne occupée  
1945-1949

DANEMARK

MER DU NORD

Schleswigland

Lübeck

Fuhlsbüttel

Finkenwerder

Fassberg

Wunstorf

Celle

Hanovre

Buckelberg

Helmstedt

Marienborn

Potsdam

BERLIN

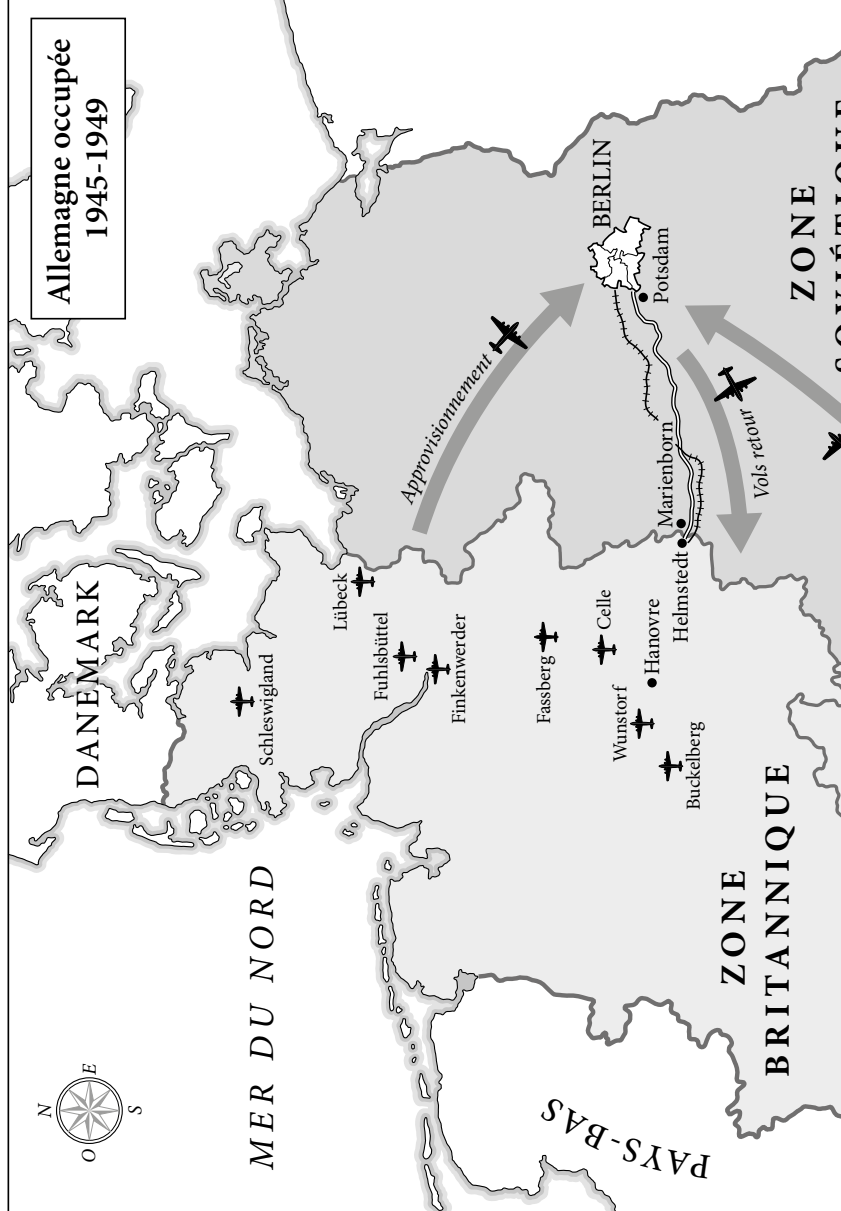
Approvisionnement

Vols retour

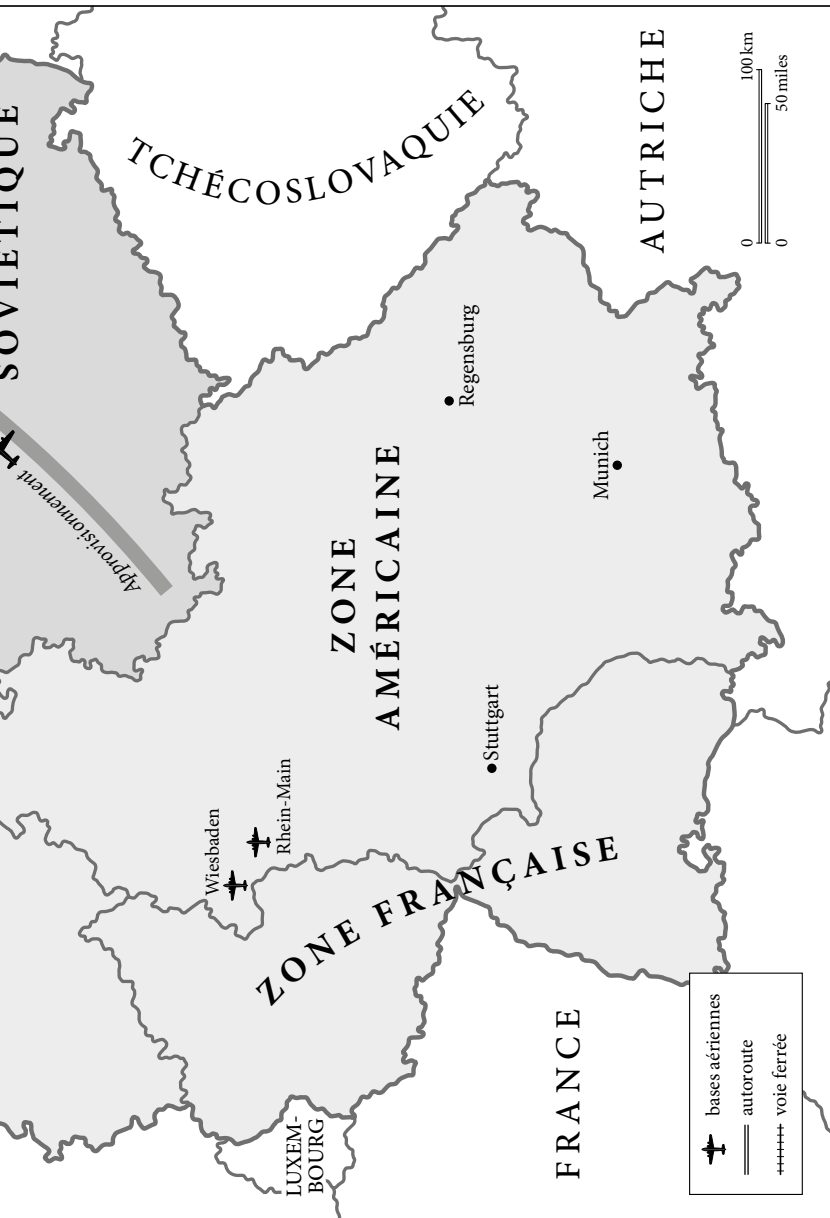
ZONE BRITANNIQUE

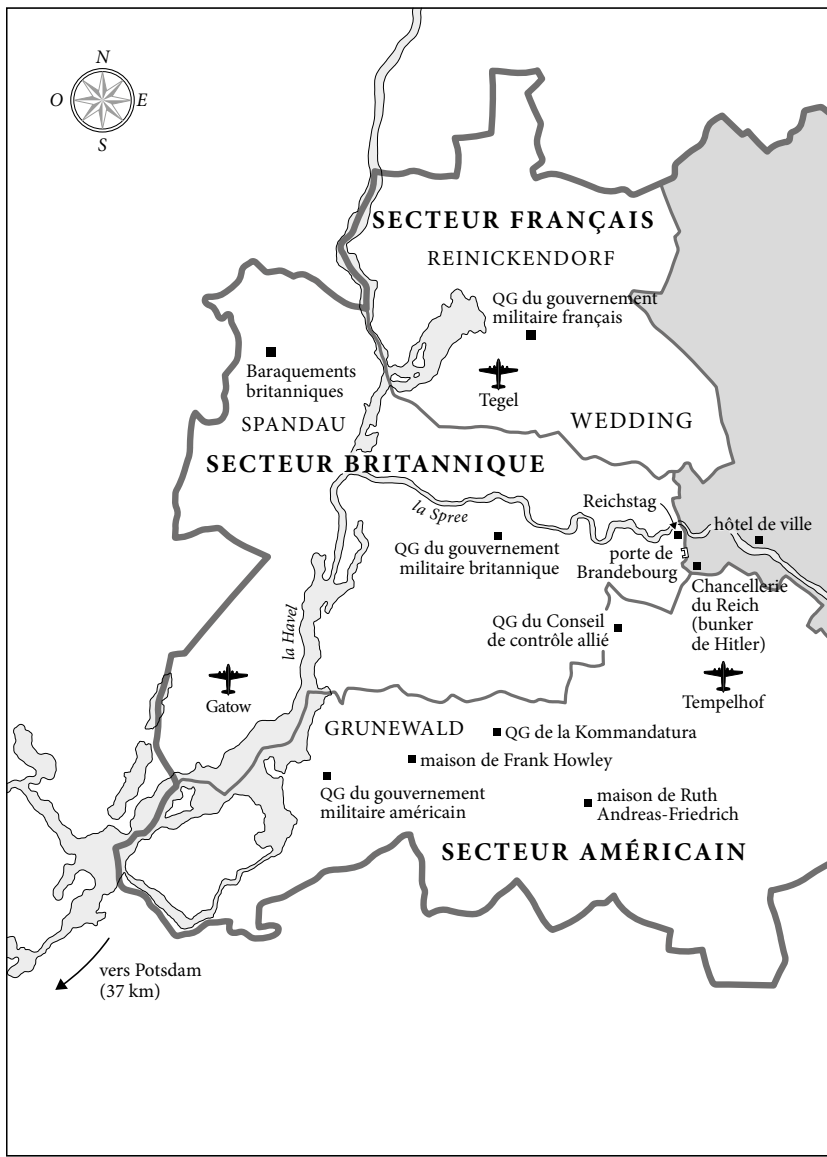
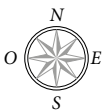
ZONE

PAYS-BAS









**SECTEUR FRANÇAIS**

REINICKENDORF

QG du gouvernement militaire français



Tegel

Baraquements britanniques

SPANDAU

WEDDING

**SECTEUR BRITANNIQUE**

QG du gouvernement militaire britannique

Reichstag

hôtel de ville

porte de Brandebourg

Chancellerie du Reich (bunker de Hitler)

QG du Conseil de contrôle allié



Gatow



Tempelhof

GRUNEWALD

QG de la Kommandatura

maison de Frank Howley

QG du gouvernement militaire américain

maison de Ruth Andreas-Friedrich

**SECTEUR AMÉRICAIN**

vers Potsdam (37 km)

# LES QUATRE SECTEURS DE BERLIN 1945-1949



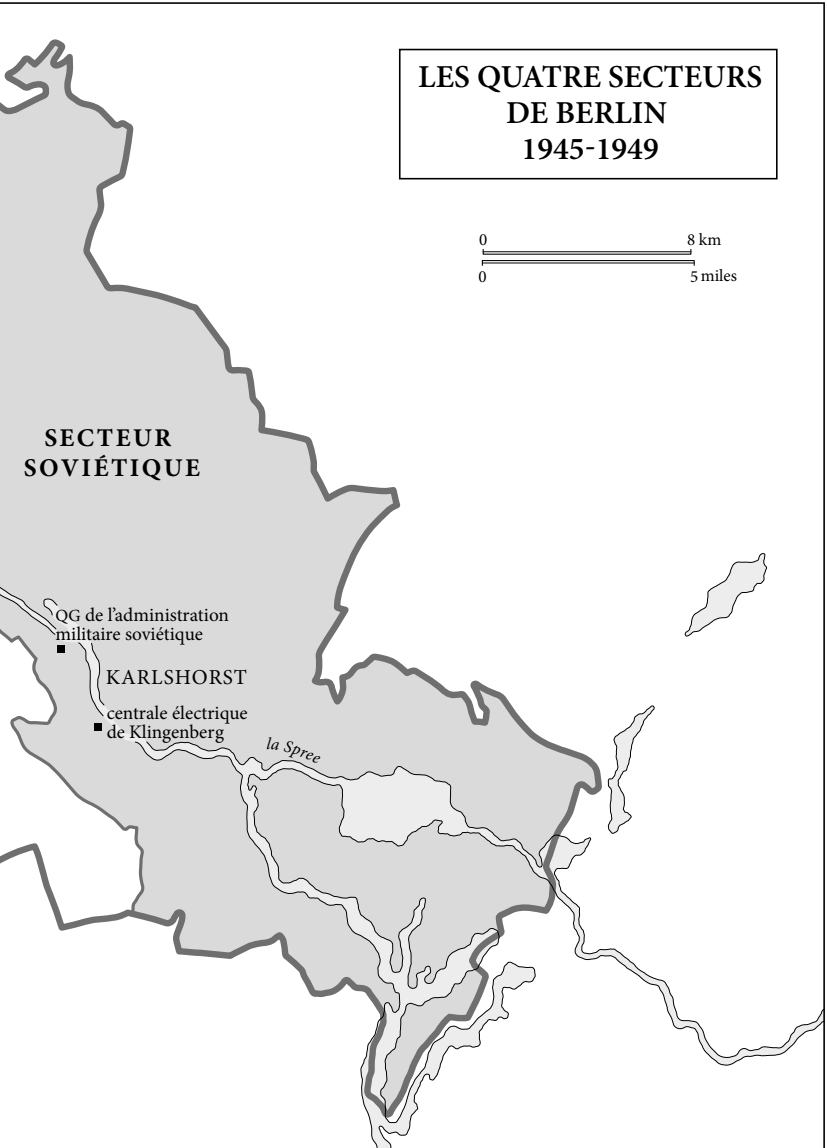
**SECTEUR  
SOVIÉTIQUE**

QG de l'administration  
militaire soviétique

KARLSHORST

centrale électrique  
de Klingenberg

*la Spree*





*Si nous perdons Berlin, nous pourrons dire  
adieu à l'Europe occidentale.*

Colonel FRANK HOWLEY,  
commandant du secteur  
américain de Berlin

*Je n'aime pas l'expression « guerre froide » :  
cette guerre nous donne beaucoup trop chaud.*

Général WILLIAM DONOVAN,  
chef du bureau des services  
stratégiques d'Amérique

*Un seul faux pas maintenant, et c'est la  
Troisième Guerre mondiale.*

Général Sir BRIAN ROBERTSON,  
gouverneur militaire adjoint  
de la zone d'occupation  
britannique de l'Allemagne



## Protagonistes

### *Américains*

#### **Franklin D. Roosevelt**

Trente-deuxième président des États-Unis (1933-avril 1945). Il fut l'un des « Trois Grands » dirigeants alliés pendant la guerre, avec Winston Churchill et Joseph Staline.

#### **Harry S. Truman**

Trente-troisième président des États-Unis (avril 1945-1953), artisan d'un changement radical de la politique étrangère américaine qui conduisit à la doctrine Truman d'après-guerre et au plan Marshall.

#### **Général Lucius D. Clay**

Gouverneur militaire de la zone d'occupation américaine en Allemagne (1947-1949), membre du Conseil de contrôle allié. Il avait auparavant occupé le poste de gouverneur militaire adjoint.

**Colonel Frank « Howlin' Mad » Howley** (le Fou furieux)  
Commandant du secteur américain de Berlin (1947-1949), après avoir été chef du gouvernement militaire de Berlin. Principal représentant américain au sein de la Kommandatura de Berlin.

**George Kennan**

Grand diplomate américain ayant préconisé une politique d'endiguement contre l'expansion soviétique. Auteur du célèbre « long télégramme » de 1946.

**Général William H. « Tonnage » Tunner**

Commandant du pont aérien de Berlin (1948-1949).

*Britanniques*

**Winston Churchill**

Premier ministre britannique (mai 1940-juillet 1945). Principal représentant de la Grande-Bretagne aux conférences de Yalta et de Potsdam. Il prononça son fameux discours du « rideau de fer » en mars 1946.

**Ernest Bevin**

Ministre britannique des Affaires étrangères (juillet 1945-mars 1951), membre du gouvernement travailliste d'après-guerre de Clement Attlee. Il fut l'un des architectes de l'OTAN et de la République fédérale d'Allemagne.

**Général Sir Brian Robertson**

Gouverneur militaire de la zone d'occupation britannique de l'Allemagne (1948-1950), membre du Conseil de contrôle allié, après avoir été gouverneur militaire adjoint.



**Général de brigade Robert « Looney » Hinde** (le Farfelu)  
Chef du gouvernement militaire britannique de Berlin (1945-1948). Principal représentant britannique à la Kommandatura de Berlin.

**Lieutenant-colonel Harold « Tim » Hays**

L'une des premières recrues du gouvernement militaire de la région du Grand Berlin, en poste de 1945 à 1951. Auteur d'un mémoire non publié, *Nach Berlin* (Direction Berlin).

### *Soviétiques*

**Joseph Staline**

Maréchal soviétique et l'un des « Trois Grands » dirigeants alliés pendant la guerre, qui mena après-guerre une politique d'expansion soviétique agressive en Europe centrale et orientale.

**Viatcheslav Molotov**

Ministre des Affaires étrangères de Staline (1939-1949), principal négociateur soviétique aux conférences de Yalta et de Potsdam.

**Maréchal Gueorgui Joukov**

Grand commandant de l'Armée rouge lors de la bataille de Berlin en 1945, et premier gouverneur militaire de l'Allemagne occupée par les Soviétiques.

**Général Nikolaï Berzarine**

Premier commandant militaire soviétique de Berlin en 1945.

### **Colonel Sergueï Tioulpanov**

Chef du service de la propagande du gouvernement militaire soviétique (1945-1948).

### **Général Alexander Kotikov**

Commandant du secteur soviétique de Berlin (1946-1950).  
Principal représentant soviétique à la Kommandatura de Berlin.

### *Allemands prosoviétiques*

#### **Walter Ulbricht**

Leader communiste allemand réfugié à Moscou qui rentra à Berlin en 1945. Il participa à la fondation du Parti socialiste unifié et dirigea par la suite la République démocratique allemande (Allemagne de l'Est).

#### **Wilhelm Pieck**

Chef du Parti communiste allemand exilé à Moscou pendant la guerre. Il fut ensuite président de la République démocratique allemande (Allemagne de l'Est) (1949-1960).

#### **Otto Grotewohl**

Membre important du Parti social-démocrate, il fut favorable à la fusion de son parti avec le Parti communiste, laquelle aboutit à la création du Parti socialiste unifié. Il exerça ensuite, de facto, le rôle de chef du gouvernement de la République démocratique allemande (Allemagne de l'Est).

### *Berlinois*

#### **Ruth Andreas-Friedrich**

Journaliste berlinoise qui, avec son compagnon, Leo Borchard, fut membre du mouvement de résistance antinazi

« Oncle Émile ». Journaliste et auteure de *À Berlin sous les nazis 1938-1945* et *Der Schattenmann : Tagebuchaufzeichnungen* (L'Homme de l'ombre : journal intime) 1938-1948.

### **Ernst Reuter**

Maire de Berlin (1947-1953), ami de l'Ouest convaincu et symbole du Berlin « libre ». Célèbre pour son discours poignant de 1948 implorant le monde de ne pas abandonner Berlin.

### **Wilhelm Furtwängler**

Chef d'orchestre principal de la Philharmonie de Berlin (1922-1945 et 1952-1954). Son retour à Berlin en 1946 mettra en évidence les grandes différences entre les approches soviétique et occidentale de la dénazification.

## *Français*

### **Général Pierre Kœnig**

Gouverneur militaire de la zone d'occupation française de l'Allemagne. A siégé au Conseil de contrôle allié.

### **Général Charles Lançon**

Commandant du secteur français de Berlin (mars-octobre 1946). Représentant français à la Kommandatura de Berlin.

### **Général Jean Ganeval**

Commandant du secteur français de Berlin (1946-1950). Représentant français à la Kommandatura de Berlin.



## Prologue

### Crimée, février 1945

La nuit descend vite dans les montagnes de Crimée. À 16 h 30, le crépuscule est là, et l'obscurité arrive sur ses talons. Une route périlleuse grimpe en virages serrés dans les hauteurs solitaires et glacées. En plein hiver, et à pareille heure, la « route Romanov » est habituellement déserte.

Ce jour-là, pourtant, le samedi 3 février 1945, les faisceaux de phares à acétylène percèrent les ténèbres alpines. Deux longues Packard s'engagèrent sur les flancs abrupts du massif de Roman-Koch à l'avant d'une colonne de jeeps et de camions serpentant sur une vingtaine de kilomètres. À bord des deux véhicules de tête, Franklin D. Roosevelt et Winston Churchill, le président américain et le Premier ministre britannique, se dirigeaient vers la station balnéaire de Yalta où leur allié Joseph Staline les attendait.

Les trois grands dirigeants tenaient le sort du monde entre leurs mains en ce dernier hiver de la guerre, maîtres d'une ligne de front dynamique s'étendant de la côte de Bretagne aux rives de la mer Noire. À Yalta, ils allaient avoir pour tâche d'échafauder un nouvel ordre international. Sous le

ciel maussade de février, ils allaient refaire le monde, en le remodelant à leur commune image. L'Allemagne nazie allait être démembrée, les ruines de sa capitale impériale partagées, et les frontières de l'Europe redessinées. Jamais encore on ne s'était aussi avidement penché sur un pays vaincu pour se disputer sa dépouille.

Les combats étaient loin d'être terminés en ces premiers mois de 1945 : la Wehrmacht opposait une farouche résistance sur les fronts de l'Ouest et de l'Est. Pourtant, les Alliés avançaient inexorablement sur l'Allemagne, envoyant leurs soldats par millions vers la capitale allemande qui voyait se refermer sur elle la tenaille géante de leurs armées. La victoire des Alliés était proche, et il était temps de planifier la paix.

Le choix de Yalta pour cette nouvelle conférence avait été imposé par Staline qui, ayant peur de l'avion, avait rejeté toute autre proposition. En des temps plus cléments, Yalta aurait pu fournir à la fine fleur des diplomates le cadre idéal pour une conférence d'une semaine. Quoi de mieux en effet qu'une élégante station balnéaire de la Belle Époque au bord de la mer Noire, se dressant devant de majestueuses montagnes blanches, dans un climat si doux en hiver que les palmiers prospéraient tout au long du littoral ? Mais Yalta avait beaucoup souffert de la guerre et n'était plus que l'ombre d'elle-même, dévastée par les troupes de la Wehrmacht en retraite qui lui avaient arraché tout son charme. Sous la pluie, on ne faisait pas plus sinistre.

Roosevelt et Churchill avaient atterri en Crimée escortés par une formation de chasseurs Spitfire et Lockheed P-38. Churchill fut le premier à descendre sur le tarmac. Vêtu de son gros manteau militaire et coiffé de sa casquette d'officier, le chef de guerre britannique, un cigare de vingt

centimètres au bec, eut un sourire en coin en voyant la haie d'honneur gantée de blanc qui l'attendait.

Le président américain se fit un peu attendre. Ayant été paralysé par la polio au seuil de la quarantaine, cloué dans un fauteuil roulant, il se déplaçait dans un avion équipé d'un ascenseur spécial dont la cage descendait sous la carlingue.

Parmi les nombreux spectateurs rassemblés à l'aérodrome en cet après-midi glacial, se trouvait le capitaine Hugh Lunghi, un jeune interprète de la mission militaire britannique à Moscou. Il fut frappé par l'état du président : « décharné, il semblait très frêle, sa cape noire sur les épaules ». Son teint était « jaune cireux, ses traits tirés, le visage émacié, et la plupart du temps, il restait assis sans bouger, bouche ouverte<sup>1</sup> ». Le président américain était en effet très malade : on lui avait récemment diagnostiqué une insuffisance cardiaque congestive aiguë, une affection qui ne laissait aucun espoir de guérison. Yalta, il le savait, serait le point final de sa carrière.

Une diplomatie d'aussi haut vol ne se fait pas sans un certain appareil, et Yalta surpassa tous les précédents sommets de la guerre par sa démesure et le luxe des moyens déployés. Dans les minutes qui suivirent l'atterrissage des deux dirigeants à Saki, une armada de vingt-cinq avions de transport – nom de code Mission n° 17 – se posa sur la piste, débarquant les sept cent cinquante participants ayant reçu une accréditation. Parmi eux se trouvaient les hommes de confiance de Churchill, dont son ministre des Affaires étrangères, Anthony Eden, et son chef d'état-major, le général Sir Hastings « Pug » Ismay. La délégation de Roosevelt, tout aussi impressionnante, avait à sa tête le secrétaire d'État, Edward Stettinius, et le conseiller spécial du président, Harry Hopkins. Dans leur sillage,

des centaines de collaborateurs : maréchaux, généraux, ministres, soldats, aides de camp, conseillers, traducteurs, sténographes, secrétaires, opérateurs radio, cuisiniers et intendants. Roosevelt était entouré de dix-huit gardes du corps, et suivi de près par les motards de l'escorte présidentielle, surnommés « The Crazy Gang » (les Foldingues) par le personnel ministériel britannique. Le cercle proche de Churchill était plus modeste, composé de son médecin, Lord Charles Moran, de son valet de chambre, Frank Sawyers, et de sa fille bien-aimée, Sarah.

L'intendance militaire britannique, qui s'était alarmée des rapports faisant état de conditions de vie sommaires à Yalta, avait envoyé absolument tout le nécessaire pour les huit jours de la conférence : des assiettes, des nappes, des serviettes en papier, des verres à vin, des verres à eau, des poivrières et pas moins de treize sucriers. Sachant que la diplomatie ne se déploie correctement que si elle est bien arrosée, des quantités astronomiques d'alcool accompagnaient la délégation, avec en particulier mille bouteilles de whisky et de gin. Churchill considérait le whisky comme un remède universel « radical contre le typhus et les poux<sup>2</sup> ».

Tout ce déménagement devait être transporté à Yalta depuis l'aérodrome de Saki, un trajet de six heures par la montagne, les deux voitures des dirigeants en tête, suivies par le convoi de camions et de jeeps. La sécurité étant un facteur primordial, Staline avait ordonné que les soldats de deux divisions soviétiques, armés de fusils Springfield fournis en prêt-bail par l'Amérique, soient disposés de façon à jalonner la route sans aucun angle mort. Les gardes se succédaient ainsi à portée de vue les uns des autres sur cent trente kilomètres.

Spectacle incroyable, du moins d'après l'interprète de Roosevelt, Charles Bohlen. « Au passage de la voiture



présidentielle, rapporta-t-il, les soldats, dont beaucoup étaient des jeunes femmes, présentaient les armes à la russe – un mouvement brusque du bras pour présenter le fusil avec un angle de trente degrés par rapport au corps. Répété des milliers de fois, le salut était très impressionnant<sup>3</sup>. » Churchill fut moins enchanté par le trajet, car la route, défoncée, creusée d'énormes nids-de-poule, secouait les passagers comme des pruniers. « Nom de Dieu, dit-il à sa fille au bout d'une heure de trajet, dire qu'on en a encore pour cinq heures<sup>4</sup> ! »

La délégation britannique allait être hébergée au palais Vorontsov, ancienne propriété du prince Mikhaïl Vorontsov, à huit kilomètres de Yalta. Son architecture était curieuse, mélange de néo-gothique écossais et de néo-mauresque de conte de fées, qui s'avéra très au goût de Churchill. Il fut d'ailleurs tellement charmé par deux lions de pierre qui montaient la garde devant le portique d'entrée qu'il demanda à les acheter (sans succès). Sir Alexander Cadogan, sous-secrétaire d'État permanent aux Affaires étrangères britannique, ne partageait pas son enthousiasme. « Une immense baraque d'une laideur indescriptible », jugea-t-il, et un mobilier d'une « hideur presque terrifiante<sup>5</sup> ».

Quelques jours plus tôt, la villa était encore dévastée, la Wehrmacht en retraite ayant fait main basse sur tous les meubles et accessoires, emportant jusqu'aux poignées de porte. Plus de mille ouvriers soviétiques avaient été réquisitionnés pour remettre la demeure en état. On avait fait venir mille cinq cents camions de meubles prélevés dans les plus grands hôtels de Moscou – le *Métropole*, le *Splendide* et le *National*. Si Churchill et ses plus proches collaborateurs furent confortablement logés, les conditions d'hébergement s'avèrent beaucoup plus sommaires pour

le reste de la délégation. Les matelas étaient tellement infestés de punaises qu'il fallut les passer au DDT. Les installations sanitaires étaient aussi très rudimentaires. « Vers 7 h 30 le matin, dans les couloirs des chambres, écrivit Sarah Churchill à sa mère, on voyait les maréchaux faire la queue pour se servir du seau<sup>6</sup>. »

Les Américains étaient logés plus près du centre de Yalta, dans le palais de Livadia, une villa de style Renaissance construite à grands frais par le tsar Nicolas II, six ans seulement avant son abdication. En d'autres temps, la fille aînée du tsar, la grande-duchesse Olga, avait dansé des quadrilles dans la Salle blanche pour le bal de son seizième anniversaire, un collier de trente-deux diamants et de perles étincelant à son cou.

Le palais accueillait à présent une réunion bien différente. Le président Roosevelt s'était vu attribuer la suite privée du tsar : chambre à coucher tendue de satin jaune, énorme lit en bois marqueté de motifs d'animaux fantastiques. La salle de billard adjacente faisait office de salle à manger privée, et la salle d'audience impériale de bureau. Enchanté par ce décor, il dit qu'il s'y sentait « aussi bien que chez lui<sup>7</sup> ».

Pendant que Roosevelt et Churchill s'installaient, Staline préparait activement le premier jour de la conférence dans son quartier général de la villa Koreiz. Cette demeure, qui avait été la résidence d'été du prince Felix Ioussouпов, tête pensante de l'assassinat de Raspoutine, venait d'être équipée d'un nouvel abri antibombes renforcé sur le dessus par trois mètres de béton et de sable. Terrifié à l'idée d'être victime d'un attentat, Staline voulait avoir la certitude que même une bombe de quarante kilos ne pourrait en percer le blindage.

La conférence était strictement planifiée et ne laissait rien à l'improvisation. Il y avait du pain sur la planche. « La tâche immense, disait Churchill, d'organiser le monde<sup>8</sup>. » Les Trois Grands allaient débattre de l'avenir de la planète lors de séances plénières tenues tous les après-midi au palais de Livadia. Les ministres des Affaires étrangères et les membres de leur cabinet ayant ensuite la tâche délicate de trouver le moyen de régler les nombreux points de désaccord.

Les trois dirigeants apportaient chacun leurs exigences. La préoccupation première de Staline était de conserver les territoires conquis en Pologne et d'installer dans le pays un gouvernement prosoviétique. Cette question causa de nombreuses dissensions et fut à l'ordre du jour de sept des huit séances plénières. Le dirigeant soviétique était en position de force, car, ses troupes ayant reconquis l'Europe centrale et l'Europe de l'Est, de grandes parties de la Pologne, de la Tchécoslovaquie, de la Roumanie et de la Hongrie se trouvaient sous le contrôle de l'Armée rouge.

De son côté, le président Roosevelt poursuivait deux grands objectifs. Il voulait en premier lieu persuader l'Union soviétique de participer à la guerre contre le Japon, très coûteuse en vies américaines. Il souhaitait ensuite faire accepter à Staline l'idée de la création d'une nouvelle organisation internationale, les Nations unies, seul moyen selon lui d'éviter de nouveaux conflits mondiaux.

Pour Churchill, l'enjeu principal était de préserver l'intégrité et le statut non seulement de la Grande-Bretagne, mais aussi de son empire colonial qui s'étendait encore sur un quart de la population mondiale. Le Britannique était par ailleurs un ardent défenseur de la Pologne, dont le sort avait été l'élément déclencheur de l'entrée en guerre

des Anglais contre l'Allemagne nazie. Mais il y avait encore plus important : il voulait à tout prix empêcher l'Europe d'après-guerre de tomber sous la coupe de l'Union soviétique.

Staline se montra d'une hospitalité parfaite, laissant ses invités s'installer dans leurs palais respectifs avant de leur rendre une visite de courtoisie le lendemain après-midi, dimanche 4 février. Il était exactement 15 heures lorsque sa Packard blindée s'arrêta devant le palais Vorontsov, les vitres de sept centimètres et demi d'épaisseur de la voiture ne laissant percevoir à l'arrière qu'une vague silhouette. Staline était vêtu d'une tunique militaire kaki à col haut, l'étoile d'or de maréchal brodée sur l'épaulette.

Staline et Churchill, dont c'était la quatrième rencontre, se saluèrent chaleureusement. « Ils avaient tous les deux l'air contents de se retrouver, rapporta Arthur Birse, l'interprète de Churchill, et ils se parlaient comme de vieux amis<sup>9</sup>. » Pourtant, dans les coulisses, les manœuvres allaient bon train. Avant l'arrivée du président américain et du Premier ministre britannique, des micros espions avaient été dissimulés dans les pièces principales des palais Vorontsov et de Livadia. Les membres de la mission militaire britannique à Moscou – qui n'étaient que trop habitués aux dispositifs d'écoute – recommandaient de ne s'entretenir des questions sensibles que dans les salles de bains en ouvrant à fond les robinets pour que le bruit de l'eau étouffe les conversations.

Staline semblait de bonne humeur, mais derrière l'affabilité se cachait une profonde méfiance à l'égard de Churchill et Roosevelt. Quelques mois plus tôt, il disait du Premier ministre britannique que c'était « le genre d'homme qui vous ferait les poches pour un kopeck dès que vous avez les yeux ailleurs » ! Quant à Roosevelt, il était voleur lui aussi,

mais « n'y mettait la main que pour les grosses pièces<sup>10</sup> ». Jugement d'expert, puisque Staline avait cambriolé une banque à vingt ans. Quand Staline volait, il ne visait que le gros butin.

Le dirigeant soviétique quitta le palais Vorontsov pour aller saluer le président américain au palais de Livadia. Roosevelt avait revêtu pour l'occasion un costume clair rehaussé d'une cravate à fleurs. « Affichant un grand sourire, le président donna une chaleureuse poignée de main à Staline. » Charles Bohlen, qui observa attentivement la réaction du dirigeant soviétique, raconte : « Son visage s'éclaira de l'un de ses rares, quoique légers, sourires. [Il] dit son plaisir de revoir le président<sup>11</sup>. »

Roosevelt reçut Staline dans le bureau tendu de velours rouge et prépara un pichet de martini sec, rituel qu'il accomplissait souvent à la Maison-Blanche. En donnant son verre à Staline, « il s'excusa en expliquant que tout bon martini devrait être servi avec un zeste de citron<sup>12</sup> ». Staline ne pipa mot, mais dès le lendemain, il lui fit livrer par avion, de Géorgie, un énorme citronnier aux branches chargées de deux cents citrons mûrs.

Roosevelt évoqua de façon plaisante leur dernière rencontre à Téhéran, rappelant entre autres une plaisanterie de Staline qui avait alors dit vouloir exécuter cinquante mille officiers allemands à la fin de la guerre, ce dont Churchill s'était indigné. Or, à présent, Roosevelt choisissait d'abonder dans le sens du maréchal soviétique, l'encourageant à porter le même sinistre toast à Yalta. Selon Bohlen, la remarque était loin d'être gratuite : par ce moyen détourné, Roosevelt « indiquait à Staline que les États-Unis ne feraient pas front commun avec la Grande-Bretagne pendant ces négociations ». Pour enfoncer le clou, le président s'en prit aux Britanniques en affirmant

qu'ils étaient « des inconséquents qui voulaient le beurre et l'argent du beurre<sup>13</sup> ».

La première séance plénière de la conférence de Yalta eut lieu plus tard dans l'après-midi au palais de Livadia. Les délégués se réunirent à 17 heures dans la salle de bal impériale. Les Trois Grands étaient assis autour d'une imposante table ronde recouverte d'un tissu damassé couleur crème, leur ministre des Affaires étrangères à leur droite, et leurs interprètes et conseillers les plus proches regroupés autour d'eux. Un feu crépitait dans l'immense âtre conique, et un vif soleil hivernal entraît par les six fenêtres cintrées. Staline invita Roosevelt à présider la séance, puisqu'il était le seul chef d'État de la conférence\*.

L'ambassadeur des États-Unis en Union soviétique, Averell Harriman, perçut certaines tensions entre les deux hommes : « Je pense que Staline avait peur de Roosevelt, dit-il. Chaque fois que Roosevelt parlait, il semblait impressionné. Il redoutait l'influence de Roosevelt dans le monde<sup>14</sup>. » Harriman ajoutait que Staline ne paraissait pas éprouver la même crainte vis-à-vis de Churchill.

Le président Roosevelt accepta gracieusement de présider la conférence, comme l'avait proposé Staline, et il annonça qu'au cours des jours suivants ils allaient « passer en revue toute la carte du monde », mais qu'ils devaient en premier lieu faire le point sur la situation militaire. Il invita alors quelques haut gradés à exposer l'avancée des troupes en Allemagne.

Les Soviétiques progressaient à toute allure. Depuis qu'elle avait franchi la frontière orientale de l'Allemagne

---

\* Les chefs d'État respectifs de l'Angleterre et de l'URSS étant le président du Praesidium du Soviet suprême Mikhaïl Kalinine et le roi George VI.

le 12 janvier, l'Armée rouge s'était enfoncée de près de cinq cents kilomètres dans le pays et avait fait cent mille prisonniers. Elle venait de remporter une nouvelle grande victoire sur l'Oder en établissant une tête de pont près de Küstrin, à la frontière germano-polonaise. On s'acheminait vers un moment décisif en cette fin de guerre : Berlin, symbole de la victoire, ne se trouvait plus qu'à une centaine de kilomètres à l'ouest.

Le général George Marshall, chargé de faire le point pour les Alliés occidentaux, détailla les destructions causées par les bombardiers américains et britanniques, dressant un bilan optimiste de l'offensive en cours. C'était très bien, mais on ne pouvait pas ignorer que les Américains et les Britanniques n'avaient toujours pas traversé le Rhin et se trouvaient encore à plus de cinq cent cinquante kilomètres de Berlin.

Une fois ce rapport terminé, Churchill aborda la question de l'ordre du jour du lendemain, proposant de consacrer la séance à « l'avenir de l'Allemagne, si elle en avait encore un<sup>15</sup> ». Ce que Roosevelt et Staline approuvèrent.

Le sort de l'Allemagne d'après-guerre avait déjà été décidé pour l'essentiel. Les trois dirigeants avaient discuté de diverses possibilités lors de leur précédente rencontre à Téhéran, en novembre 1943. Il était convenu que l'Allemagne serait divisée en trois zones d'occupation, une pour chacun des Alliés victorieux, et que la capitale serait également divisée en trois secteurs. Les détails techniques devaient être réglés par une instance secrète établie à Londres, connue sous le nom de Commission consultative européenne, et dirigée par un trio de diplomates, un Américain, un Britannique et un Russe.

Les diplomates en question étaient rapidement tombés d'accord sur les grandes lignes. L'Union soviétique obtenait

l'est du pays, la Grande-Bretagne et l'Amérique, l'ouest. Il avait également été convenu que Berlin serait partagé selon un axe est-ouest, les Soviétiques contrôlant les districts est de la capitale et leurs partenaires britanniques et américains ceux de l'ouest. Il restait cependant à débattre de nombreux points particuliers. Pour les aider dans leur travail et permettre un traçage précis des lignes de démarcation, les géographes de l'état-major général leur avaient fourni un plan de Berlin géant<sup>16</sup>. L'échelle en était si grande – 1 : 25 000 – qu'il se présentait en quatre feuilles de cent quatre-vingts centimètres sur quatre-vingts dix.

Le représentant soviétique poussa ses revendications territoriales jusqu'à Mitte, un quartier central de Berlin, ajoutant un généreux renflement au secteur soviétique. Les Russes obtenaient ainsi le cœur historique de Berlin, son hôtel de ville, son parlement et autres rouages du gouvernement. Les Américains et les Britanniques ne s'y opposèrent pas, les parties occidentales comportant également de beaux atouts. Les Américains auraient l'immense aéroport de Tempelhof, ainsi que le quartier résidentiel de Zehlendorf, tandis que les Britanniques recevaient le nord-ouest, comprenant Spandau et Charlottenburg. Une grande partie du Grunewald leur revenait également, avec ses forêts, ses jolis lacs et ses villas wilhelmiennes cossues.

Les lignes de démarcation projetées posaient pourtant un problème qui sautait aux yeux. Berlin était entouré par des territoires contrôlés par l'Armée rouge, si bien que les secteurs occidentaux de Berlin seraient éloignés de cent quatre-vingts kilomètres des zones américaines et britanniques. Cela ne poserait pas de problème tant que tous les partenaires resteraient en bons termes, mais si les relations venaient à se détériorer ou à se rompre, les secteurs ouest de Berlin se retrouveraient complètement isolés.



Les diplomates avaient également réglé la gouvernance de la ville. Elle serait confiée à un organe directeur tripartite, la Kommandatura, dirigé par un Américain, un Britannique et un Russe en passe d'être nommés, qui hériteraient de trois postes prestigieux, dotés d'immenses pouvoirs, à la manière de proconsuls romains ou de satrapes orientaux. Ces commandants régenteraient la vie de trois millions d'habitants et seraient responsables de la préservation des bonnes relations entre les trois puissances occupantes.

Au deuxième jour de la conférence de Yalta, le lundi 5 février, les Trois Grands se penchèrent donc sur le sort de l'Allemagne et de sa capitale. Staline souhaitait que le pays soit rendu « impuissant, à jamais incapable de replonger le monde dans la guerre<sup>17</sup> » et exigeait son « démembrement ». Churchill freinait des quatre fers. « Le tracé des lignes de démarcation est beaucoup trop compliqué pour être réglé ici en cinq ou six jours, argumenta-t-il. Pour statuer sur le sort de quatre-vingts millions de personnes, il faut réfléchir plus de quatre-vingts minutes<sup>18</sup>. »

Le président Roosevelt rappela que ce travail avait déjà été effectué par la Commission consultative européenne, que les diplomates réunis à Londres s'étaient mis d'accord sur les zones et secteurs d'occupation, et qu'ils n'attendaient plus que l'approbation de leurs trois gouvernements respectifs. Churchill souleva alors la question de la France pour qui il demandait une zone d'occupation, car « sa participation serait essentielle au maintien de la paix après la victoire<sup>19</sup> ». Staline rejeta cette proposition. « Nous ne pouvons pas oublier que, dans cette guerre, la France a ouvert les portes à l'ennemi<sup>20</sup>. » Il finit cependant par accepter que le gouvernement français soit inclus dans le

partage, à condition que sa part soit prise sur les secteurs britannique et américain.

La conversation, jusque-là sans grande surprise, prit alors un tour alarmant. Staline ayant demandé à Roosevelt combien de temps les forces américaines comptaient rester en Europe après la fin de la guerre, le président répondit catégoriquement : « Deux ans au maximum<sup>21</sup>. » Stupeur de Churchill qui avait compté sur la présence militaire de l'Amérique pour assurer la sécurité de l'Europe d'après-guerre. Si les troupes américaines étaient démobilisées comme Roosevelt venait de l'annoncer, l'Armée rouge resterait la seule grande puissance militaire sur le continent européen.

Les trois dirigeants colorèrent fortement de leur personnalité cette conférence de Yalta, et le style de chacun fit couler beaucoup d'encre parmi ceux qui assistaient aux négociations. Le sous-secrétaire d'État permanent aux Affaires étrangères britannique, Sir Alexander Cadogan, plaçait le Soviétique grand gagnant de cette rencontre. « Tonton Joe est de loin le plus impressionnant des trois, nota-t-il. Il parle peu et reste très calme. » Il savait aussi attendre son heure. « Le président s'agitait et le Premier ministre s'époumonait, mais Joe observait les débats avec l'air de s'amuser. Lors de ses rares interventions, il ne prononçait jamais un mot superflu et allait droit au but<sup>22</sup>. »

Anthony Eden, qui partageait l'opinion de Cadogan sur Staline, considérait que ce dernier était « le négociateur le plus redoutable », et qu'il manipulait les autres avec une habileté consommée. « Bien sûr, il n'avait aucun scrupule, et, bien sûr, il savait exactement ce qu'il voulait. Il ne disait jamais un mot de trop. Il ne se mettait pas en colère et laissait même rarement percer de l'irritation. Cachant son

jeu, impassible, n'élevant jamais la voix, il n'assénait pas des refus répétitifs à la façon de Molotov [...]. Il obtenait ce qu'il voulait par des méthodes plus subtiles, sans paraître aussi intraitable<sup>23</sup>. »

À l'inverse, Churchill faisait mauvaise impression et sa propre équipe lui reprochait de ne pas lire ses fiches. « Le Premier ministre a complètement déraillé, note Cadogan après une intervention sur les Nations unies. Le vieux con – sans un mot d'avertissement à Anthony [Eden] ou à moi, s'est lancé dans une longue harangue sur [l']Organisation mondiale, sans rien savoir sur le sujet, et a rendu l'histoire complètement incompréhensible<sup>24</sup>. »

Roosevelt aussi se lassait des interminables monologues de Churchill – « trop de discours<sup>25</sup> », se plaignit-il à James Byrnes – alors qu'il lui arrivait pourtant lui aussi de s'écouter parler. Bohlen, son interprète, n'en pouvait plus. « Le président n'en finissait pas de nous raconter l'Allemagne qu'il avait connue en 1886, aux beaux jours des petites cités semi-autonomes telles que Darmstadt et Rothenburg<sup>26</sup>. »

Les consultations étaient également ralenties par l'état de santé de Roosevelt, qui se détériorait. Au sixième jour de la conférence, il était si faible qu'il dut rester allongé sur son lit et que Staline, avec quelques proches collaborateurs, lui rendit une visite de courtoisie dans sa chambre. « On voyait qu'il était recru de fatigue, écrivit l'un de ces accompagnateurs. Nous sommes restés à son chevet une vingtaine de minutes, pendant lesquelles il échangea quelques aimables considérations avec Staline sur la santé, le temps qu'il faisait et les beautés de la Crimée. Nous l'avons quitté parce qu'il n'était plus vraiment là : Roosevelt était devenu détaché, étrangement distant, comme s'il nous voyait encore, mais le regard perdu dans le lointain<sup>27</sup>. »

Chacun des trois hommes d'État offrit un banquet au cours de la conférence. Roosevelt fut le premier à recevoir au palais de Livadia, le soir de l'ouverture. Staline les invita le cinquième jour. Le dîner d'apparat eut lieu dans la salle à manger de quinze mètres de long du palais Ioussouпов, la vaisselle de porcelaine et les verres en cristal provenant des plus grands hôtels de Moscou. Le dirigeant soviétique était là comme un poisson dans l'eau. Il se félicitait du « bon, très bon » accord qu'il avait conclu avec Roosevelt sur l'entrée en guerre de l'Union soviétique contre le Japon, ayant obtenu exactement ce qu'il voulait : des gains territoriaux sur le Japon et un ancrage soviétique dans le nord-est de la Chine. Ravi de son succès, il dit du président américain qu'il était « le principal artisan de la mobilisation du monde contre Hitler ». Il proposa également un toast pour Churchill, saluant en lui « la personnalité gouvernementale la plus courageuse du monde<sup>28</sup> ». On trinqua ensuite à la camaraderie qui avait permis aux trois dirigeants de travailler ensemble malgré ce qui les opposait.

« Je veux boire à notre alliance, dit Staline, pour qu'elle ne perde pas son caractère d'intimité et de libre expression de toutes les opinions. Dans l'histoire de la diplomatie, je ne connais pas d'alliance aussi étroite entre trois grandes puissances, ayant permis aux Alliés d'exprimer aussi franchement leurs points de vue. » Il avertit cependant qu'une telle unité serait plus difficile à maintenir en temps de paix. Leur devoir serait de veiller à ce que les relations d'après-guerre soient « aussi fortes qu'elles l'auront été en temps de guerre<sup>29</sup> ».

Churchill répondit en termes extrêmement élogieux. « Ce n'est ni une exagération ni un compliment fleuri, dit-il, que de dire que nous considérons, en nos cœurs à tous, la

vie du maréchal Staline comme la plus précieuse pour nos espoirs. Il y a eu beaucoup de conquérants dans l'histoire, mais peu d'entre eux ont été des hommes d'État, et la plupart ont gâché les fruits de la victoire par les troubles qui ont suivi leurs guerres<sup>30</sup>. »

Sir Alexander Cadogan jugea que l'exubérance de Churchill était due à la prodigieuse quantité d'alcool qu'il avait consommée : « des litres de champagne du Caucase qui auraient démoli la santé de n'importe qui d'autre<sup>31</sup> ». »

Au septième jour de la conférence, le programme des discussions avait été couvert au pas de charge et beaucoup de points résolus. L'avenir de la Pologne, la création des Nations unies et la guerre contre la Japon avaient fait l'objet d'accords, et le protocole de division de l'Allemagne et de Berlin était prêt à être signé.

Le banquet organisé par Churchill, qu'il voulait mémorable, eut lieu ce soir-là. Les six premiers jours de festins somptueux avaient plus que suffi à épuiser les convives, mais la fatigue n'arrêta personne. On servit d'abord du caviar, de l'esturgeon, du saumon et du cochon de lait accompagné d'une sauce au raifort. Suivirent des vol-au-vent de gibier, deux soupes, du poisson sauce champagne, du chachlik de mouton, du riz pilaf à l'indienne et de la chèvre sauvage. Venaient ensuite de la dinde rôtie, des perdrix et des cailles, puis les desserts : glaces, fruits frais et petits fours. L'alcool coulait à flots. Les boissons avaient fait l'objet d'un transport spécial (nom de code, Yalta Voyage 208). On avait reçu des caisses de champagne Veuve Clicquot 1928, ainsi que plusieurs centaines de bouteilles de vin rhéna, et l'ambassadeur britannique à Moscou avait également envoyé une caisse d'excellent Château Margaux 1928.

Churchill porta un toast toujours aussi amical au dirigeant soviétique. « Il fut un temps où le maréchal [Staline] n'était pas aussi aimable avec nous, dit-il, et je me souviens de l'avoir parfois maudit, mais les dangers communs auxquels nous avons fait face et nos alliances ont effacé ces mauvais souvenirs. Le feu de la guerre a consumé les malentendus du passé. Nous avons en lui un ami de confiance, et j'espère qu'il continuera à éprouver les mêmes sentiments à notre égard<sup>32</sup>. »

Comme il se faisait tard, les invités commencèrent à partir. « Ils se sont quittés vers minuit et demi, rapporta Jo Sturdee, l'une des secrétaires de Churchill, et alors que le maréchal sortait, notre cher patron nous a fait crier hip, hip, hip, hourra<sup>33</sup> ! » Une soirée très réussie qui se finissait dans la joie et la bonne humeur.

Durant la dernière séance plénière, les trois dirigeants mirent au point leur communiqué final, destiné à la presse et au monde entier. Ce communiqué présentait l'essentiel de ce qui avait été convenu, l'avenir de l'Allemagne y étant énoncé sans ménagement : reddition inconditionnelle, procès des criminels de guerre, désarmement, réparations et établissement de zones d'occupation. Les trois dirigeants convinrent que le communiqué serait diffusé simultanément dans leurs capitales respectives le lendemain, 12 février.

La conférence touchait à sa fin. Lors du déjeuner d'adieu, tous étaient d'excellente humeur. Roosevelt semblait particulièrement optimiste. Ses derniers mots à Staline furent : « À bientôt, à Berlin<sup>34</sup> ! »

Churchill était tout aussi enthousiaste, convaincu qu'ils avaient évité la catastrophe d'un conflit entre l'Est et l'Ouest. « Le destin de l'humanité serait bien sombre si une tragique rupture se produisait entre les démocraties occidentales et l'Union soviétique russe<sup>35</sup>. »

Les membres de la délégation américaine étaient encore plus optimistes. Le conseiller spécial de Roosevelt, Harry Hopkins, pensait qu'ils avaient sauvé le monde. « Nous avons la sincère et profonde impression d'être à l'aube d'un jour nouveau, objet de toutes nos prières, et dont nous parlions depuis tant d'années. Nous étions absolument certains d'avoir remporté la première grande victoire de la paix – et, par “nous”, j'entends nous tous, l'ensemble de l'humanité civilisée<sup>36</sup>. »





Première partie  
Des Alliés sur leurs gardes



## En route pour Berlin

Le colonel Frank Howley, dit « Howlin' Mad » (le Fou furieux), était une légende parmi ses hommes, un Yankee au parler rude, au sourire redoutable, et d'une intelligence tout à fait désarmante. Il commandait un détachement qu'on appelait A1A1, nom parfaitement calibré pour une unité d'élite conduite par un aventurier plein de fougue. Sa mission était d'entrer dans les territoires récemment libérés pour remettre de l'ordre dans le chaos laissé par la guerre, reconstruire l'infrastructure et ravitailler les populations civiles affamées.

L'homme s'était distingué pendant les semaines agitées du débarquement de juin 1944. Nommé gouverneur militaire de Cherbourg, dont le port avait été détruit par les bombes, il était arrivé en dictateur éclairé, avait fait cesser les exécutions sommaires des collaborateurs, et avait gouverné son fief d'une main de fer. Il fut ensuite chargé de l'approvisionnement des cinq millions de Parisiens, privés de tout après la libération de la capitale en août 1944. Il était efficace, se dispensant de tout fatras bureaucratique,

ennemi des règles – sauf des siennes. Ses succès lui valurent des éloges de toutes parts, ainsi que la Legion of Merit, la Croix de guerre et la Légion d'honneur. Howley avait beau jouer les cow-boys, il se souciait sincèrement du sort de la population.

Son équipe s'occupait toujours d'acheminer des vivres vers la capitale française, en automne 1944, lorsque le commandant américain, le général de brigade Julius Holmes, vint le trouver à ses bureaux du 7, place Vendôme. Leur conversation, bien qu'informelle, fut sans détour.

« Frank, commença Holmes, ça te dirait d'aller à Berlin ?

– Pourquoi pas, répondit Howley. J'ai fini mon boulot ici, et ça me tente bien de continuer à avancer vers l'est. Berlin, ça marche<sup>1</sup>. » C'est ainsi qu'en quelques mots il décrocha le poste le plus important de l'après-guerre.

En matière de dynamisme, à tout le moins, c'était l'homme de la situation, curieux mélange de provocateur et d'intellectuel, toujours aux aguets, comme « un aigle, très grand et athlétique, prêt à fondre sur sa proie si nécessaire<sup>2</sup> ». Dans les années d'avant-guerre, il avait été un excellent joueur de football américain (on l'appelait Golden Toe : Pointu d'or). Ses prouesses sportives avaient été brutalement interrompues par un accident de moto qui lui avait valu des fractures des vertèbres et du bassin, dont il avait eu ensuite la chance de se rétablir complètement.

Les sportifs ne sont pas toujours de grands intellectuels, mais Howley ne faisait jamais rien comme tout le monde. Il avait appris seul cinq langues vivantes, étudié la littérature à la Sorbonne et créé une société de publicité qui prospérait au beau milieu de la Grande Dépression. « Il a le don de réussir tout ce qu'il entreprend, et un peu mieux que tout le monde », commenta l'un de ses condisciples de la New York University<sup>3</sup>.

Et voilà qu'il allait diriger le contingent américain de l'administration militaire américano-britannique de Berlin, dont la tâche était de gérer les secteurs occidentaux de la capitale allemande. Il siégerait ainsi à la Kommandatura tripartite, chargée de statuer sur les affaires concernant la ville de Berlin, tous secteurs confondus. C'est ainsi qu'il devait avoir continuellement affaire à ses partenaires soviétiques.

Howley constitua son équipe rapidement : son aide de camp, le lieutenant-colonel John Maginnis, avait été sa première recrue de l'A1A1 à débarquer en Normandie, tandis que son tireur d'élite (engagé par précaution) était le capitaine Charles Leonetti, un ancien du FBI aux états de service exceptionnels. Il ne fallut que quelques semaines à Howley pour réunir des dizaines d'experts et de spécialistes possédant les compétences nécessaires pour administrer une ville en ruine.

Son équipe berlinoise n'était pas une unité combattante, elle n'avait pas à prendre Berlin par les armes. Elle suivrait les armées britanniques et américaines qui ouvrieraient la voie. Cela n'empêcha pas Howley, qui s'attendait à rencontrer toutes sortes de difficultés en cours de route, d'entraîner tout son monde au tir, avec la consigne d'abattre la cible en cas de besoin. Tenant à ce que ses hommes soient en excellente forme physique, il les astreignait à un programme d'entraînement éreintant.

« J'avais trois ou quatre experts en judo, et tous les officiers et les soldats apprenaient les prises les plus efficaces du combat rapproché. » Les membres de son unité les plus âgés étaient dispensés du « plus gros de la castagne<sup>4</sup> », mais ils devaient apprendre eux aussi à se battre au corps-à-corps.

Howley se félicitait d'avoir « pris chez lui » une interprète française, Hélène Antoinette Woods (mariée à un Anglais),

une jeune femme vive et douée. « J'ai hésité à emmener une fille avec la troupe, avoua-t-il, mais je me suis dit que si elle était prête à tenter sa chance, il ne serait pas galant de le lui refuser. » Et puis, c'était excellent pour son image de marque : « Qui plus est, la présence de cette Française chic et compétente dans mes bureaux me donnait du prestige<sup>5</sup>. »

Hélène Woods voulait à tout prix aller à Berlin. « Il y a eu toutes sortes de complications, bien sûr, parce que, chez les Alliés, les femmes n'étaient pas autorisées à servir en Allemagne<sup>6</sup>. » Howley se débrouilla, lui donna un casque, un pistolet et un garde du corps, et promit qu'elle serait la première femme alliée à entrer dans Berlin.

Howley se doutait que le découpage d'une grande capitale européenne en trois secteurs serait un vrai cauchemar logistique, car les égouts et les réseaux de gaz, d'eau et d'électricité ne respectaient évidemment pas les lignes de partage. Pour que la fourniture de ces ressources essentielles puisse être rétablie, il faudrait que les Britanniques et les Américains travaillent en étroite collaboration avec leurs alliés soviétiques. Le ravitaillement en vivres était un casse-tête encore plus grand, car Berlin était approvisionné en viande et en légumes par les riches terres agricoles du Brandebourg et de la Poméranie, régions situées à l'est de la ville, dans une zone qui se trouvait déjà aux mains de l'Armée rouge. Ainsi, pour nourrir la population, les Alliés occidentaux dépendraient de la bonne volonté et de la constance de Staline.

Le point le plus inquiétant, pour Howley, était la situation isolée de Berlin, île entourée d'un océan rouge, à cent quatre-vingts kilomètres à l'intérieur de la zone occupée par les Soviétiques. La seule voie d'accès par la route ou le rail passait à travers un territoire contrôlé par l'Armée rouge. Frank Howley considérait que son équipe devait

absolument atteindre la ville avant les Russes, au point qu'il proposa un grand parachutage de troupes sur Berlin, comme les Américains et les Britanniques l'avaient fait en Normandie, qui ferait atterrir ses aventuriers de l'A1A1 avec la 1<sup>re</sup> division aéroportée. La proposition, beaucoup trop audacieuse et risquée, fut jugée irréalisable par le commandement allié.

Le contingent britannique du gouvernement militaire de Berlin était dirigé par le général de brigade Robert Hinde, dit « Looney » (le Farfelu), un officier de cavalerie à la tenue impeccable, formé par ses années de service aux Indes britanniques. Hinde avait appris l'ourdou et le pachto au Cachemire, participé à des escarmouches à la frontière du Nord-Ouest et joué au polo avec ses collègues officiers de cavalerie à Rawalpindi, devenant un tel champion du maillet qu'il avait été sélectionné pour représenter la Grande-Bretagne aux Jeux olympiques de Berlin en 1936.

Sa rivalité sportive avec les Allemands avait pris un tour plus sérieux avec le début de la guerre. Affecté en Afrique du Nord au 15<sup>e</sup>/19<sup>e</sup> régiment des King's Hussars, il avait joué au chat et à la souris avec l'Afrikakorps de Rommel au péril de sa vie. Toujours à l'avant-garde, il prenait une voiture en éclaireur et se lançait dans des incursions follement risquées à travers les lignes ennemies, faisant voler des nuages de sable brûlant dans le ciel du désert. « Ne tirez pas ! criait-il au retour à ses hommes. C'est moi<sup>7</sup> ! »

Hinde s'était vu offrir le poste à Berlin au lendemain de la bataille de Normandie, ses responsables étant convaincus qu'il possédait toutes les qualités requises : « Panache, esprit de décision, intelligence, courage extrême et sens profond des responsabilités<sup>8</sup>. » Il avait un côté fantaisiste qui lui avait valu son surnom de Looney, peut-être non

sans rapport avec sa passion pour les papillons. « Quelqu'un aurait une boîte d'allumettes ? » l'entendit-on demander lors d'un briefing sur le terrain en Normandie, alors qu'il venait de repérer une espèce rare de chenille. Son second, stressé, ayant rétorqué que ce n'était pas le moment d'étudier les insectes, il répondit : « Tu rigoles, Mike ! On peut se battre tous les jours si on veut, mais une chenille comme ça, on n'en voit même pas une tous les quinze ans<sup>9</sup>. »

Le général Hinde fut d'abord basé à Wimbledon, d'où il entreprit d'embaucher du personnel pour son équipe. Il y avait de tout : des civils – agents de renseignement, interprètes, avocats et ingénieurs, tous très expérimentés dans leur domaine –, et aussi des soldats endurcis par cinq années de guerre. Le processus de recrutement lui-même était organisé par des auxiliaires de la branche féminine de l'armée britannique, l'ATS.

La priorité absolue de Hinde était de forger de bonnes relations de travail avec ses alliés russes. Il suivait en cela les directives de son gouvernement qu'il se faisait un devoir d'appliquer à la lettre. Il tenta d'établir le contact avec ses partenaires soviétiques au cours des premières semaines de 1945, désireux de communiquer avec eux avant de les retrouver en chair et en os à Berlin, mais il ne reçut aucune réponse. Il était déçu – la moindre courtoisie eût été de répondre –, mais il ne voulut y voir qu'un oubli malheureux de leur part.

Hinde combattait en effet les préjugés, les siens comme ceux des autres, et s'inquiétait d'entendre certains de ses hommes faire des remarques désobligeantes sur les Soviétiques. Il demandait à tous de garder l'esprit ouvert. « J'ai remarqué une défiance pratiquement systématique contre les communistes », reprocha-t-il un jour à ses recrues, avant de leur expliquer que les Soviétiques comptaient



« beaucoup d'hommes sincères et compétents dans leurs rangs, qui ont des quantités de choses à nous apporter ».

L'équipe de Hinde aurait la lourde responsabilité de représenter la Grande-Bretagne dans le monde de l'après-guerre, ce qui était aussi important pour lui que pour Churchill. « Nous devons porter la plus grande attention à l'image que nous allons donner. L'empire britannique n'a jamais eu autant de prestige qu'aujourd'hui, et il nous appartient de veiller à ne dégrader en aucun cas cette bonne réputation<sup>10</sup> », disait-il, soucieux, aux jeunes gens pleins de sève qu'il allait lâcher dans Berlin, en espérant qu'ils seraient capables de résister aux tentations qui ne manqueraient pas de se présenter.

L'un des premiers éléments recrutés par Hinde fut le jeune et fringant lieutenant-colonel Harold Hays, surnommé « Tim » par ses amis, un garçon monté sur ressorts, avec des joues creuses sous une casquette avantageuse, si travailleur que son dévouement dépassait « de loin le cadre de ses devoirs<sup>11</sup> ». En plus des nombreuses tâches qui lui avaient été confiées, Hays se fixa celle, officieuse, de tenir le journal des aventures de l'équipe de Berlin. Il nota tout, le bon comme le mauvais, et le tapuscrit de cette chronique, restée inédite depuis presque quatre-vingts ans, est un document unique qui nous éclaire sur les événements extraordinaires de cette époque.

L'équipe de Hinde s'agrandit de façon conséquente dans les premières semaines, et travailla activement, « motivé par l'imminence de la défaite de l'ennemi<sup>12</sup> ». On leur mit en effet vite le pied à l'étrier : ordre leur fut donné de se rendre en France dans les premières semaines de 1945. Ce fut là, à quelque soixante-dix kilomètres au sud-est de Paris, que le consciencieux général de brigade rencontra son homologue américain, Howley le Fou furieux.

Dès qu'il eut appris que le général Hinde allait arriver avec son équipe, le colonel Howley s'empressa de trouver des logements pour tout ce beau monde, américains et britanniques confondus. Howley arrêta son choix sur Barbizon, un village à une heure de route de Paris. Il connaissait bien l'endroit pour y avoir passé des week-ends à la fin des années 1920 alors qu'il était à la Sorbonne. Dans ce coin bucolique et charmant, au cœur de la forêt de Fontainebleau, on trouvait certes quelques pensions de famille, mais surtout beaucoup de sangliers.

N'ayant pas froid aux yeux, Howley descendit de la capitale à la tête d'une armada de jeeps, réquisitionna toutes les villas et tous les hôtels de quelque importance (assortis de leurs cuisinières, femmes de chambre et autres employés de maison) et « installa des plantons armés devant leur porte » afin de dissuader toute autre unité militaire de les évincer. « En temps de guerre, dit-il à ses hommes, nécessité fait loi, et possession vaut titre<sup>13</sup>. »

Il ne fallut que quelques heures aux membres de son équipe américaine pour prendre leurs quartiers à Barbizon. Ils y furent aussitôt chez eux, déambulant dans la rue principale tels des hors-la-loi de western. La bannière étoilée flottait sur le quartier général de Howley dans la Grand-Rue et les jeeps et autochenilles américaines étaient garées au centre-ville. À l'arrivée du groupe du général Hinde, Howley régnait en maître. Harold Hays eut le sentiment qu'ils s'étaient fait flouer par les Américains, surtout pour les logements. « Ils avaient gardé ce qu'il y avait de mieux pour eux et n'avaient laissé que le second choix aux arrivants britanniques<sup>14</sup>. »

La première rencontre entre Hinde et Howley s'annonçait mal. Le colonel américain était furieux d'être obligé de

rendre des comptes à un général tatillon à l'accent snob de noble anglais. « J'ai toujours détesté servir sous les ordres de supérieurs hiérarchiques, écrivit-il dans son journal, et je supporte encore moins de devoir servir sous ceux d'un officier britannique. » Il rageait de ne pas avoir été promu à un rang égal à celui de Hinde. « Je n'étais que colonel pour représenter la plus grande puissance au monde<sup>15</sup> », une douloureuse humiliation.

Le général de brigade Hinde n'était pas plus enchanté de se voir imposer un adjoint américain. Il considérait les Américains comme des gens peu subtils et sans aucune éducation. Ils prenaient de la confiture au petit déjeuner au lieu de marmelade et ne faisaient pas reluire leurs boutons. Et puis, surtout, ils manquaient d'endurance. Les Britanniques méritaient leur empire, et pas étonnant que les Américains n'en aient pas.

Née sous ces mauvais auspices, la rencontre se passa à merveille. Quand les deux hommes se retrouvèrent face à face, la sympathie fut immédiate et leurs bonnes relations se transformèrent rapidement en une profonde amitié. Hinde éprouvait une vive admiration pour la hardiesse de Howley, et ce dernier appréciait énormément la bouillante énergie du général. Les deux officiers étaient on ne peut plus différents et pourtant étrangement semblables, et ce furent ces deux guerriers fougueux qui allaient tenir conjointement le destin de Berlin entre leurs mains.

Howley ne jurait que par le travail collectif. De son point de vue, le plus grand problème qu'allait rencontrer l'équipe berlinoise serait le snobisme exacerbé des cent dix officiers recrutés par Hinde. « Ils appartiennent tous sans exception à la classe supérieure conservatrice, disait-il, et ils auront beaucoup de mal à se retrouver sous les ordres de riches Américains auxquels manquent des qualités qu'ils estiment

essentielles chez un gentleman. » Et en effet, les Anglais considéraient tous les Américains « comme des barbares, et donnaient une importance disproportionnée à l'appartenance sociale ». Howley supposait que cette attitude était due à de trop longs séjours aux Indes, où ils avaient « dominé des inférieurs colonisés<sup>16</sup> ».

Cela n'empêchait pas les quatre-vingts Américains menés par Howley d'avoir eux aussi des préjugés. « Je n'aime pas les Anglais, confia un GI à Harold Hays. Vous, les gars, vous savez pas manger, vous savez pas boire, vous savez pas parler normalement, et vous savez pas marcher comme tout le monde. Vous êtes malpolis. Bon sang, chez nous, on passe des heures à apprendre aux gamins à pas manger comme vous<sup>17</sup>. »

Howley s'inquiétait de ce genre d'animosité qu'il trouvait dangereuse : il était impératif que son équipe présente un front uni aux alliés soviétiques. Si la situation se dégradait à Berlin, il fallait à tout prix que ses hommes et ceux du général Hinde puissent rester solidaires et travailler ensemble. Il voulait des équipes de gens qui « se connaissaient et s'appréciaient, pour qu'en cas de difficulté à Berlin nous n'ayons à nous préoccuper que de les régler [parce qu']il n'y aurait pas de conflits personnels à calmer ». À cette fin, il organisa des activités communes pour souder le groupe : chasses au sanglier, escalade et virées nocturnes à Paris. Un « minimum de bisbille », disait-il, et un maximum de rigolade. Il adopta même deux marcassins – les frères Smith – qui devinrent les mascottes de l'équipe de Berlin, et qu'il avait la ferme intention de transporter jusqu'à la capitale allemande.

Il réussit son coup à merveille. « Ils ont appris à nous respecter, dit-il des Britanniques, et nous avons appris à les respecter. » La froideur anglaise, découvrit-on, n'était que

superficielle. Les hommes de Hinde se donnaient à fond en toutes circonstances, ce qui faisait d'eux « des vraiment chics types en dehors des heures de travail et nous avons vite commencé, de nous-mêmes, à organiser avec eux des dîners et des pots<sup>18</sup> ».

L'équipe de Berlin souffrait d'un sérieux handicap, difficile à effacer : très peu de ses membres connaissaient la ville qu'ils devaient aller sauver. Hinde y avait passé quelques jours pendant les Jeux olympiques huit ans plus tôt, mais il avait logé à Charlottenburg, à l'ouest de la capitale, où Hitler avait fait construire le nouveau stade olympique.

On avait souvent vu des images de Berlin dans les cinémas britanniques et américains au cours des six dernières années, mais toujours les mêmes. Les actualités du Pathé-journal avaient fait connaître ses monuments : le dôme du Reichstag, la nouvelle chancellerie du Reich et la majestueuse avenue Unter den Linden bordée de croix gammées. Chez les Alliés, la capitale allemande symbolisait surtout les ténèbres que Hitler avait fait peser sur son « Reich de mille ans ».

Une recrue, Wilfred Byford-Jones, avait visité Berlin peu avant le début de la guerre et se souvenait des troupes d'assaut de Hitler défilant dans l'avenue Unter den Linden avec une discipline parfaite, rythmées par une « musique prussienne féroce et pompeuse<sup>19</sup> ». Un autre membre de l'équipe, George Clare, était également allé à Berlin avant-guerre, mais dans des circonstances bien différentes. Il appartenait à une famille de réfugiés juifs de Vienne, l'une des rares à avoir obtenu l'asile dans l'État libre d'Irlande, et avait dû se rendre dans la capitale allemande pour recevoir les visas d'immigration.

Clare dit à ses camarades combien lui avait plu le Berlin irrévérencieux d'alors. Peu de Berlinois étaient des nazis convaincus, et il raconta que, dans la capitale, on « portait la chemise brune sans conviction, déboutonnée, le col ouvert<sup>20</sup> ». Et en effet, lors des élections de 1933, tenues deux mois après la nomination de Hitler au poste de chancelier, les nazis n'avaient pas remporté beaucoup plus d'un tiers des voix à Berlin.

Clare était l'exception qui confirmait la règle. Ceux qui partaient avec lui pour la capitale allemande, Britanniques comme Américains, auraient aussi bien pu aller sur la Lune.

Le colonel Howley prit en charge les aspects logistiques de la mission berlinoise, se considérant le mieux qualifié pour remplir cette tâche. Et il prouva sa maîtrise du dossier durant les longues semaines passées à Barbizon. « Nous avons fait venir de Londres des photos des bombardements, avons déterminé à partir de cartes et de croquis l'emplacement des égouts, les quantités de charbon nécessaires pour faire marcher les pompes, la hauteur de l'eau dans les mille trois cents grands puits de la ville. » Ses hommes se penchèrent sur les écoles, les hôpitaux et apprirent la langue du pays. « Nous avons même essayé de localiser, toujours à partir de photos aériennes, un endroit où installer un quartier général commun avec les Russes. »

Plus il apprenait à connaître la ville, plus il se rendait compte que la tâche qui l'attendait là-bas serait infiniment plus ardue qu'à Cherbourg et à Paris. « J'avais conscience qu'un travail difficile m'attendait à Berlin, dit-il. Je savais ce qu'était la faim et connaissais les difficultés posées par une ville où on se retrouve avec des milliers d'orphelins sur les bras. J'avais vu les ravages de la gale. » Il n'ignorait

pas non plus que « Berlin était pilonné par les bombes et serait dans un état épouvantable<sup>21</sup> ».

L'équipe prenait son rythme de croisière à Barbizon lorsque arriva un visiteur inattendu. Walter Dorn était un expert militaire américain de la « division de la guerre psychologique » qui revenait tout juste de la ligne de front américaine des troupes se dirigeant vers Berlin. Il apportait des nouvelles très alarmantes. La campagne à l'est de la capitale allemande était envahie par des millions de personnes déplacées, dont beaucoup étaient violentes et pour la plupart dépourvues de tout et affamées. Les viols étaient monnaie courante, les meurtres fréquents. Walter Dorn avertissait également que les Allemands étaient « incapables de comprendre si nous venions en conquérants ou en libérateurs », ajoutant qu'il serait très difficile de trouver des personnes aptes à reprendre les postes précédemment occupés par les nazis.

« Il a complètement bousculé nos idées reçues, rapporta Harold Hays. Son intervention nous a vraiment ouvert les yeux, et a fait la lumière sur bien des sujets restés jusque-là dans l'ombre<sup>22</sup>. » Les hommes commençaient seulement à comprendre qu'on leur confiait une mission dangereuse qui pouvait mettre leur vie en danger. Ils allaient travailler dans une zone de guerre apocalyptique où ils ne seraient pas forcément les bienvenus. L'entraînement au judo et au tir dispensé par le colonel Howley allait finalement peut-être leur servir.

À l'arrivée du printemps dans la forêt de Fontainebleau, Hinde et Howley reçurent les dernières nouvelles de l'avancée des Alliés en Allemagne. La 3<sup>e</sup> armée du général Patton effectuait une grande poussée vers le sud-est en direction de la Tchécoslovaquie, tandis que les Britanniques et

les Canadiens se dirigeaient plus au nord vers Brême et Hambourg. La 1<sup>re</sup> armée américaine, sous le commandement du général Courtney Hodges, progressait également très vite et traversait le centre de l'Allemagne en direction de Torgau, une jolie ville de la Renaissance sur l'Elbe. L'une des divisions de Hodges, la 69<sup>e</sup> division d'Infanterie, avait poussé si loin vers l'est qu'elle se trouvait tout près de la ligne de front russe. Moins de huit kilomètres de no man's land séparaient les Américains de l'Armée rouge.

Dans cette partie dangereuse du territoire, se trouvait un jeune sergent du nom d'Alfred Aronson qui avait récemment pris Leipzig avec ses camarades. Surpris par l'accueil enthousiaste de la population civile, Aronson avait vite compris que ce n'était pas le bonheur de voir des Américains qui les animait, mais plutôt la terreur de l'avancée de l'Armée rouge.

« Est-ce que les Russes arrivent ? Est-ce que les Russes arrivent ? » La même question leur était posée partout. Aronson devinait qu'ils avaient peur « que les Russes se vengent de ce que les soldats allemands leur avaient fait – qu'ils prennent leur revanche sur eux ».

Au bout de quelques jours à Leipzig, les Américains avancèrent jusqu'à la ville de Trebsen sur la Mulde, à deux cents kilomètres de Berlin. Là, ils attendirent les ordres avant de continuer vers l'est. Mais le supérieur d'Aronson, le lieutenant Albert Kotzebue, voulut faire une reconnaissance dans le no man's land. « Allons voir là-bas si nous trouvons quelques Russes », plaisanta-t-il, curieux de savoir à quoi ressemblaient ces soldats de l'Armée rouge dont il suivait les exploits depuis trois ans et demi. Il n'allait pas tarder à le découvrir.

Ainsi, cet après-midi du mardi 24 avril, le lieutenant Kotzebue partit en jeep avec sa patrouille en territoire



inconnu. Ils bivouaquèrent la première nuit à Zehren, puis continuèrent jusqu'à l'Elbe. Au bord du fleuve, Kotzebue aperçut de l'autre côté des silhouettes qu'il pensa être celles de Russes. Il fit tirer des fusées vertes dans le ciel, le signal convenu entre les Alliés occidentaux et les Russes, pour faire savoir qu'ils étaient américains. Les Russes commencèrent à se rassembler sur la berge opposée. La joie était grande des deux côtés du fleuve. Dix mois après le débarquement de Normandie – et environ douze semaines après que l'Armée rouge était entrée par l'est en Allemagne –, ils participaient à une jonction historique. « À force de grands gestes, de sifflets et de cris, nous avons fait connaissance. »

Les Russes mirent en marche le bac pour permettre aux Américains de traverser le grand fleuve tranquille, et halèrent à eux jeeps et hommes. Le suspense fut grand pour les Américains avant de mettre pied à terre sur la rive droite. Ils eurent du mal à communiquer, très peu de Russes parlant anglais, et le seul russophone de la patrouille du lieutenant Kotzebue étant un jeune membre du service médical, le caporal Stephen Kowalski. Les autres s'exprimaient « en baragouinant, avec les mains, et en disant beaucoup "nostrovia", un mot que tout le monde semblait apprécier<sup>23</sup> ».

Aronson fut frappé par le piteux état des soldats russes. Ils portaient des uniformes dépareillés, et leurs pièces d'artillerie étaient tirées par des chevaux. Plus il les regardait, plus il s'étonnait. « On se demandait vraiment comment ils avaient pu avancer aussi bien contre la puissance militaire allemande avec un armement aussi primitif. »

Un soldat russe alla chercher de la vodka et en versa des rasades à la ronde. Ils portèrent des toasts aux trois grands chefs de guerre « et puis nous nous sommes portés des toasts mutuellement, et puis à tout le monde ». La

vodka fit merveille. « Ces toasts russes, ce n'est pas juste une gorgée, c'est cul sec à chaque fois », rapporta Aronson qui avait bien levé le coude. En un clin d'œil, la rencontre historique se transforma en grande fête qui ne fut que plus joyeuse avec l'arrivée de soldates russes.

Le coucher du soleil fut prétexte à sortir d'autres bouteilles de vodka, à faire de la musique et à danser. « Il y avait des harmonicas, des concertinas – ce premier soir, on a fait une nouba à tout casser. » Aronson et ses acolytes échangèrent boutons et écussons d'uniforme, puis burent encore. « On se tapait dans le dos et on était bien contents de se voir, raconta Jim Kane, un camarade d'Aronson. On était les meilleurs copains du monde. »

Mais quand les Américains, un peu fatigués, allèrent en ville pour trouver un endroit où dormir, ils eurent une mauvaise surprise. Ils avaient l'habitude de réquisitionner les maisons les plus luxueuses et de passer la nuit dans des lits allemands confortables, mais les Russes avaient tout cassé. « Lits, vaisselle, ils avaient tout jeté dehors. On se serait cru après un cataclysme<sup>24</sup>. » Il ne leur resta plus qu'à dormir par terre dans les maisons saccagées. Ils connurent là leurs premiers doutes, et se demandèrent si les soldats de l'Armée rouge n'étaient pas une simple bande de gangsters.

Le lendemain matin, Aronson et ses camarades se réveillèrent en ayant mal aux cheveux et se préparèrent à rentrer à la base. Ils découvrirent plus tard qu'une autre patrouille américaine (commandée par le lieutenant William D. Robertson) avait fait la jonction avec les Russes quelques heures avant eux, remportant ainsi l'honneur d'être la première à relier officiellement les fronts de l'Est et de l'Ouest. On avait retardé de deux jours l'annonce de cette nouvelle pour qu'elle puisse être faite simultanément par les trois leaders alliés. La déclaration commune